

Liberté et handicap mental.

Lors d'un atelier débat, Lucien nous dit : « Quand on est handicapé, c'est foutu pour toujours : c'est écrit sur la *catité* » - entendez la carte d'identité. Voilà une phrase qui fait froid dans le dos. Elle tombe comme un couperet, sèche et glaciale. Après cela que reste-t-il à dire ? Pourtant loin de m'effrayer, cette phrase me réjouit. Non pour ce qu'elle dit, mais par ce qu'elle dit, car elle dit quelque'un qui dit quelque chose de lui-même. Malgré son désespoir apparent, cette phrase révèle une personne bien vivante. Elle ne choit pas comme un bout de réel dont on ne sait que faire. Au contraire, elle s'énonce et s'adresse à quelque'un.

Tout notre travail se ramène à ce dialogue. Rien n'est plus essentiel que lui. Il est ce qui préside notre action. Sans cette dimension transcendante, notre travail éducatif est un produit parmi d'autres sur le marché du bien-être. Or, que ce soit par nécessité ou par intention morale, faire des soins et du bien-être une finalité est toujours décréter un état d'exception¹. C'est faire d'une institution, un camp et de la Loi, une norme. Cette exigence dialogique est au centre de nos préoccupations. Ce qui nous importe est la relation. Nous cherchons à rencontrer chaque personne handicapée mentale au lieu même de son vécu le plus intime. Or toute rencontre comprend un risque, celui d'être altéré par celui qu'on rencontre. Si nous voulons agir en professionnel, il nous échoit de penser cette rencontre en mettant en mot ce qui s'y vit, d'où la phénoménologie.

Commençons par éviter un écueil. Si nous suivons cette démarche, ce n'est pas pour faire de la personne handicapée mentale l'Autre de la Raison, à la façon dont on a pu présenter le fou. Nous ne voulons pas faire d'elle un tout-autre dont on décrirait l'être au monde – un tout-autre rayonnant d'une pureté, d'une spontanéité et d'une pauvreté devant lesquelles il faudrait s'incliner. Même si Dostoïevski en a fait une figure christique, l'Idiot n'est pas un pauvre en esprit. S'il s'apparente au Christ ce n'est pas par sa sainteté mais bien par son humanité profonde. Pas plus que l'un d'entre nous, il n'a un accès direct et plus vrai à la Vie. Ainsi, il ne s'agit pas tant de glorifier la vulnérabilité et de sacrifier la fragilité, que de se réunir autour d'elles ; c'est-à-dire de se laisser toucher par elles. Loin de chercher à hausser la petitesse et de s'abaisser devant la différence, il convient au contraire de se reconnaître identiques dans la différence et différents dans une commune identité humaine.

Il est cependant trop court d'en rester à cette pétition de principe. Force est de reconnaître la réalité de la différence. L'enjeu est de savoir s'il faut penser une phénoménologie spécifique à la personne handicapée mentale. Cette question est embarrassante, car si on y répond par l'affirmative, alors ne faut-il pas penser une phénoménologie de la femme, de l'enfant et du vieillard ? Comment conjuguer phénoménologie, ontogenèse et différence des sexes ? S'il n'y a pas une phénoménologie mais des phénoménologies, que peuvent valoir la prétention à l'universalité de nos théories éducatives ? Nous butons sur la pierre d'achoppement de cette démarche, l'inscription corporelle de l'esprit. La phénoménologie doit partir de l'incarnation, au sens où l'esprit et la chair sont intrinsèquement liés l'un à l'autre. C'est la seule façon de prendre en compte ce qui arrive à la conscience en amont de la conscience. Or, Sami Ali y insiste, partir de l'incarnation est partir de la relation². Ce n'est pas de la vie nue qu'il faut partir, mais de la relation nue, de la rencontre. Il s'agit de rencontrer par delà la vie qui est là et qui se donne, celui qui la vit et l'incarne jusqu'au plus profond de son inconnaissabilité. Il s'agit d'être en sympathie avec celui qui est confronté à ce qui le pousse à vouloir vivre par delà ce qu'il peut supporter et éprouver. Il s'agit de se tenir présent à cet être nu qui, malgré lui, vit, et à qui il échoit d'accepter de vivre ce qui lui advient. C'est donc du point de vue de la relation, et non de ses termes, qu'il faut se placer. Mais comment et de quel droit

1 Agamben, G., *État d'exception*, Éditions du Seuil, 2003.

2 Sami Ali, *Corps et âme, Pratique de la théorie relationnelle*, Dunod, 2003.

peut-on se placer de ce point de vue ? On sait qu'il n'est pas de métalangage hors du langage. Le point de vue du Tout n'est-il pas toujours arbitraire puisqu'il implique une position d'exception en excès sur lui ? Nonobstant, il y va là d'une conception statique. Or on peut penser une totalisation en acte. Le Tout est alors ce qui va de l'un à l'autre : de l'indifférenciation à la différence, puis de la différence à la reconnaissance... et ainsi de suite. Le vrai n'est donc pas le point de vue du Tout au sens où le vrai serait le Tout, mais celui de la totalisation en tant qu'elle est le chemin et ce qui chemine, en tant qu'elle est la relation : le dialogue éternel qui passe de l'un à l'autre et qui permet à chacun de se dire sans fin. Cependant, pour se dire, il faut au préalable s'être totalisé. Or, c'est la relation qui unifie et totalise les vécus corporels. C'est elle qui permet au corps-vécu et vivant de créer l'espace et ainsi d'entrer dans la temporalité. Ainsi donc, au début, le lieu. Car il faut un lieu pour que quelque chose puisse avoir lieu !

Si on ne me parle pas, alors je vais mourir disait Carine après avoir expliqué que la nourriture c'est les mots. Si personne ne me parle alors je deviendrai un animal, ajouta Patrick. Ces intuitions brillent d'intelligence et n'ont rien à envier aux descriptions des phénoménologues. Elles situent la question là où elle doit être posée. Il n'est d'expérience de soi sans une rencontre.

Dire qu'autrui n'est pas un objet qu'on connaît mais une personne qu'on rencontre, est un lieu commun. Il ne suffit pas d'en tirer une éthique. S'il est vrai qu'autrui est une personne, ce n'est pas parce qu'il est mon alter ego. Ce qui fait de lui une personne, c'est qu'il répond comme moi, et avec moi, à un même appel qui le fait exister. La question n'est pas ontologique mais anthropologique. Quelles que soient nos différences, nous répondons tous à ce même appel car nous sommes tous invités à répondre de notre vie en première personne. Ce qui fait de chacun de nous une personne unique et singulière est ce devoir de réponse³. Or, celui-ci ne peut venir que d'une exigence à répondre. Autrui est donc avant moi. Il est ce par quoi je suis. En un mot, autrui est au lieu de soi.

A l'origine, le sans-fond, le sans-forme et le sans-raison, mais au commencement, le verbe, le dialogue et la relation. Ici, le commencement est toujours un co-commencement puisqu'autrui et moi advenons ensemble dans et par un même geste. C'est donc à ce moment où, l'un et l'autre, nous nous envisageons que nous devenons l'un et l'autre, l'un pour l'autre, et l'un par l'autre des personnes. Il s'ensuit qu'un critère de vérité se dégage. Puisque les personnes et la relation co-naissent ensemble, la Vérité est de prendre position dans la rencontre ; c'est-à-dire de la vérifier, de la rendre vraie. En fait, chaque rencontre m'appelle à advenir en m'appelant à appeler l'autre dans son devenir. Autrui n'est donc pas un possible. Il survient, m'altère et me rappelle à ma passibilité – mieux, la rencontre nous renvoie à notre commune transpassibilité⁴.

Voilà présenté en quelques formules ramassées le postulat métaphysique qui sous-tend notre pratique et qui agit comme horizon régulateur. Il nous contraint à assumer la tension insoluble entre l'inégalité qu'implique la différence des statuts et l'égalité que suppose la relation de personne à personne⁵. Notre travail comprend deux conditions de possibilité. Sa condition nécessaire est le mandat, (le devoir de rendre-compte) et sa dimension suffisante est la relation nue (la rencontre). On ne peut assumer ce paradoxe qu'en reconnaissant la nature processuelle de la dynamique de la relation éducative. L'enjeu n'est pas de faire passer une frontière qui séparerait l'infra-humanité de l'humanité, mais de rendre cette humanité réelle. Ce qui importe est de faire circuler l'égalité par l'inégalité. Dans mon boulot d'éducateur, je ne cherche pas à amener la PHM du bon côté de la frontière. Je ne suis ni un passeur, ni un douanier. Ce ne sont pas les compétences inscrites sur « la *catité* » qui font la personne, mais le fait de s'adresser à elle en la reconnaissant comme telle.

3 Marion, J.-L., *Au lieu de soi, L'approche de Saint Augustin*, Puf, 2008

4 Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie*, Millon, 2007.

5 Philippart O., *Relation humaine et relation éducative, une réconciliation impossible ?*, *Ethica clinica*, n°56, 2009.

L'essentiel est de vivre quelque chose d'humain avec elle. En d'autres termes, il faut mettre de sa vie en partage. Anzieu dit que le psychanalyste met son appareil psychique en partage dans le but de penser avec autrui ce qui est impensable⁶. L'éducateur agit ainsi, à ceci près, qu'il met son corps en jeu. Travaillant le quotidien, il est le seul professionnel habilité à toucher le corps d'autrui en dehors de tout acte thérapeutique : il prend la main, donne un câlin, berce, pare un coup ou encore contient⁷. Il est en première ligne, non par son implication affective, mais par sa proximité distale.

Se mettant en scène à la façon du comédien de Diderot, il lui échoit de jouer son rôle honnêtement, c'est-à-dire de l'habiter, de l'incarner⁸. Prenons un exemple, lorsque je prends un enfant sur mes épaules pour jouer au cheval, je ne peux simuler sans me rendre absent à ce qui se passe. Je dois réellement jouer, sans pour autant me prendre pour un cheval. En fait, je dois être 100% enfant avec l'enfant et 100% adulte. Il n'y a là aucun paradoxe puisqu'il y va d'un emboîtement de niveau. Par analogie avec Aristote, qui explique que l'âme intellectuelle contient l'âme motrice qui contient l'âme sensitive, nous n'en avons jamais fini avec notre enfance⁹. Il s'ensuit que sur un premier niveau, l'éducateur est un homme qui rencontre un autre homme, et que sur le second, il est un professionnel qui accompagne un bénéficiaire. Il lui appartient d'assumer ces deux niveaux. L'éducateur est ainsi un passage. Il est le point nul de médiation qui permet l'humanisation. A l'instar du Christ qui n'est ni Dieu ni homme parce qu'il est Dieu et homme, l'éducateur n'est ni homme ni éducateur parce qu'il est homme et éducateur. Ce qu'il met en scène de lui-même est ce qui fait de la relation éducative une réelle rencontre humaine. Il s'y agit d'entrer en dialogue. Ainsi du point de vue de la totalisation, si le langage impose une asymétrie, c'est dans le but de la surmonter afin de se relancer lui-même. Éduquer est rendre égal. La liberté est son but car c'est elle qui fait de nous des personnes qui choisissent de se donner l'une à l'autre.

D'un point de vue anthropologique, le handicap mental n'est pas, n'a jamais été et ne sera jamais une petite affaire privée, car il est la plus grosse blessure narcissique infligée à l'humanité. Nous pensons que le tissu collectif est troué de la façon dont est troué le vécu de la PHM. Nous posons une analogie entre le signifiant flottant¹⁰ et le signifiant formel¹¹ ; là où quelque chose n'a pas encore de sens au sein d'une culture, ici, un vécu indifférencié n'est pas encore appréhendé par une personne. Il y va d'un même enjeu : s'arracher d'un réel sidérant en re-totalisant l'expérience afin de ré-unifier le tissu collectif et le vécu de la personne. Nous concevons l'institution comme l'interface entre le singulier et le collectif¹². Cela veut dire que ce qui s'y joue se répercute à la fois sur la scène politique et à la fois sur la scène psychique. Le rôle de l'institution est de rejoindre ces personnes qui ont chu du monde ou qui s'y suspendent tant bien que mal en construisant un lieu par lequel et dans lequel quelque chose va enfin pouvoir avoir lieu pour elles. Cette approche nous invite à nouer travail éducatif et vie communautaire. Le cadre institutionnel ne peut être purement extérieur à ce qu'il contient car il doit vivre au rythme de cette vie qu'il insuffle et par laquelle il est porté. Nous ne pouvons pas nous reposer sur ce qui est institué car nous avons à le poser du lieu même où ce que nous vivons ensemble a lieu. Il s'agit de construire un dispositif par lequel chaque personne peut se mettre en scène, un peu à la façon dont, dans un monastère idiorrythmique, chaque moine s'engage sur sa voie propre¹³. La question qui s'impose avec gravité et vérité est celle de savoir comment vivre ensemble. *Comment allons-nous survivre à notre folie ?*, se demandait K.ÔE¹⁴. Il n'est qu'un

6 Anzieu, D., *Le penser*, Dunod, 1994.

7 Philippart O., *L'espace de l'éducateur*, L'Observatoire, n° 63, 2009.

8 Diderot, J., *Paradoxe sur le comédien*, Garnier-Flammarion, 1981.

9 Aristote, *De l'âme*, Flammarion, 1993.

10 Levy-Strauss, C., *Introduction à l'œuvre de M. Mauss*, dans *Sociologie et anthropologie*, Puf, 1950.

11 Mac Dougall, J., *Théâtre du corps*, Gallimard, 1989.

12 Tosquelles, F., *Le travail thérapeutique en psychiatrie*, Eres 2009, (1967).

13 Barthes, R., *Comment vivre ensemble*, Éditions du Seuil, 2002.

14 Ôe K. Œuvres complètes.

chemin : s'accompagner pour faire face à l'insignifiance. Il ne s'agit pas de trouver du sens à ce qui n'en a pas. Il y a de l'absurdité et de l'obscénité qu'aucune dialectique ne pourra jamais résorber. On ne peut se placer du point de vue du Tout, comme si de ce point de vue, le mal pouvait être justifié. Le travail éducatif n'est pas une théodicée et la relation éducative n'est pas un protocole de résilience. Il n'y a rien à réparer. A s'y essayer on sombre dans le déni et le grotesque. La seule issue est de se déplacer, de se laisser altérer par l'altérité de la PHM afin de vivre quelque chose avec elle.

A vouloir à tout prix agir afin d'effacer le poids du handicap, on oublie l'importance de ce partage. Pourtant, sans lui, on n'offre que de l'artifice : un Disney-world généralisé ! Or ce que nous disent les PHM est ce désir d'être prises au sérieux. Il s'agit moins d'aménager le monde que d'y vivre avec elles en montant des projets signifiants communs. Étienne nous dit que sa vie est un échec tant qu'il ne fait pas l'unif. Il n'a rien à en attendre. Faut-il le soutenir dans ses espoirs ou l'aider à y renoncer pour qu'un autre horizon puisse apparaître ? Lors d'un atelier débat, Johanne nous dit qu'elle voudrait avoir un enfant. Faut-il mettre une procédure en place ? Est-ce le souhait qu'il faut entendre ou le désir d'être reconnue comme une femme adulte qui parle de sa vie et de ses rêves avec d'autres adultes ? Lors d'un atelier vidéo, où nous cherchions à débattre de l'infantilisme, Françoise s'emporte contre Peter Pan, qui dit à Wendy qu'il l'aime pour du jeu : « pour qui il se prend celui-là, dégage connard ! ». Pas plus que nous ces personnes ne veulent vivre dans ce meilleur des mondes artificiel. Nous pensons que parce qu'elles nous sont totalement égales, elles ne peuvent faire l'économie de leur réalité car c'est de là qu'il nous faut tous nous élancer¹⁵.

Il n'y va pas de réparation mais bien de réconciliation. Ce chemin de salut n'est pas un possible car on ne guérit pas d'un handicap. Ce qui s'assainit est le rapport qu'on a avec lui. Comme toute tragédie, le handicap a affaire avec le pardon. Or le pardon n'appartient à aucun programme, sans quoi il n'est pas un pardon. S'adressant à l'impardonnable, il est impossible à penser... mais il peut advenir¹⁶. Le pardon appartient à la relation. La question du handicap n'est pas personnelle mais relationnelle. La seule voie de salut est cette réconciliation commune autour du handicap. Nous sommes tous concernés par cette réconciliation, puisque c'est l'humanité elle-même qui est blessée. Le sens de la relation éducative est de relancer le dialogue là où quelque chose s'étrangle et s'emmure. Il s'agit, les uns par les autres et les uns avec les autres, de se réconcilier avec la vie. Aucun Tout ne peut avoir le dernier mot sur la Vie. La totalisation en acte est le chemin que prend la vie, malgré la certitude que tout est joué. Tom dit que tant qu'il était dans le ventre de sa mère il était beau et qu'il la rendait heureuse, mais que depuis sa naissance tout est fichu ! Tim ajouta que quand on est un monstre, c'est pour la vie ! Winnicott y insiste, la pathologie se décline sous deux modalités : la résignation au réel et le délire qui le dénie ; l'effondrement narcissique et la toute-puissance infantile¹⁷.

Nous prenons position dans la relation afin que chacun prenne position dans son existence¹⁸. Pour y arriver nous nous attelons à construire un dispositif institutionnel qui permet la création d'un lieu où quelque chose peut advenir. Créer un lieu, c'est alors, en même temps, créer une intériorité et, enfin, sortir dans le monde : c'est-à-dire s'extraire du chaos pour habiter un cosmos, y croire et en témoigner. Dans ce lieu s'expérimente ce credo de base sans lequel personne ne peut vivre¹⁹. Cette croyance repose sur la relation. Le pardon, le deuil et la relation éducative sont apparentés. Il s'agit

15 Philippart, O., *Des missions institutionnelles ou démission institutionnelle ?* L'Observatoire n°68, 2011 ; *Langue de bois et handicap*, (en collaboration avec V. Vecchio), L'Observatoire (à sortir en novembre 2013).

16 Derrida J., *De quoi demain...*, (avec E. Roudinesco), Fayard, 2001.

17 Winnicott, D.W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 1989.

18 Renard, E., *La relation éducative ; pour une éthique de l'engagement et de l'émancipation*, L'Observatoire n° 63, 2009.

19 Dessain B., *Winnicott, illusion ou vérité, des conditions de possibilités de l'avènement du sujet*, De Boeck, 2007 ; Robin, D., *Violence de l'insécurité*, Puf, 2010.

de sortir de la malédiction du destin pour entrer dans la liberté d'une destinée. Or, il est impossible de sortir du destin par soi-même. Souvenons-nous du Robinson de Tournier qui dénie la réalité de Vendredi et qui refuse de quitter son île²⁰. Il reste dans l'ordre des possibles. Il n'accepte pas d'être surpris par celui qui vient. Sans altération, il n'y a pas de rencontre. Chaque rencontre est un heurt qui ouvre à la vie. Le travail éducatif est gros de cette violence. Le conflit est inhérent à la relation, car rencontrer quelqu'un n'est pas le percevoir et le laisser être, mais l'interpeller.

Cette pratique de la rencontre au quotidien nous permet de distinguer la personne, le sujet et l'homme d'expérience. Cette configuration processuelle renvoie à la nature trinitaire du langage²¹. Il y va d'un nœud borroméen qui articule l'institué à l'instituant par l'institutionnalisation, ou en d'autres mots, la vie et la loi par l'incarnation. Le travail de l'humanisation consiste à rendre effective cette circularité qui sous-entend que l'appel et la réponse adviennent dans et par un seul et même acte. La symbolisation, la relation et la confiance sont ce mouvement dialogique, fait de pudeur, de respect et de réserve, qui, par un retrait au sein même de la présence, permet la relance du dialogue.

	La personne	Le sujet	L'homme d'expérience
Formes pronominales	Il (lui, elle)	Tu	Je
Modes	Indicatif	Impératif	Optatif - subjonctif
Temporalités	Ce qui est	Ce qui vient	Ce qui passe
Formes narratives	Description-constat	Norme-prescription	Expression-évaluation
Modalités de vérité	Exactitude- objectivité- existence	Justesse- légitimité- exigence	Authenticité- signifiante- positionnement
Modalités relationnelles	Être-avec	Faire-ensemble	Transmettre
Domaines existentiels	Nature-science	Culture-éthique	Individu-politique
Fonctions éducatives	Phorique : donner à symboliser	Sémaphorique : donner du sens, interpréter	Métaphorique : créer un sens nouveau

Il faut lire ce tableau à la lumière de la dialectique hégélienne car il ne s'agit pas d'un classement mais d'un cheminement. Hegel décrit le passage infini de l'Esprit à l'Esprit sous ses trois formes : Esprit subjectif, Esprit objectif, Esprit absolu. Ce cheminement perpétuel qui va de la personne à l'homme d'expérience décrit le passage d'une altérité de différence en une altérité de relation. Le premier temps est celui de la parole et du ressenti, c'est le moment de la personne. Ensuite, vient le temps du langage et de la conscience, c'est le moment du sujet. Enfin, advient le temps du discours et du désir de l'autre (à la fois reconnaissance du désir de l'autre et à la fois de son désir de l'autre), c'est le moment de l'homme d'expérience. Ce dernier temps est le moment de la raison où l'on se reconnaît différents dans l'identité et identiques dans la différence ; c'est donc le moment de la relève qui relance le processus dialogique. L'humanisation est ce processus de subjectivation. Elle

20 Tournier, M., *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, 1967.

21 Nous nous inspirons des travaux de G.W. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Gallimard, 1993 ; de J-M. Ferry, *Les puissances de l'expérience*, Cerf, 1991 ; de D-R. Dufour, *Les mystères de la trinité*, Gallimard, 1990 ; de M. Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*, Albin Michel, 2007 ; de R. Roussillon, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Dunod, 2008 ; de P-J. Labarrière, *Le discours de l'altérité*, Philosophie aujourd'hui, 1983 et *L'utopie logique*, L'Harmattan, 1992 ; de P. Legendre, *Sur la question dogmatique en Occident*, Fayard, 1999 ; de Lacan, J. *Écrits*, Seuil, 1966 ; de Robinson, B., *Le quotidien, un outil social spécifique*, dans L'Observatoire n° 63, 2009.

n'est qu'en acte car il n'est d'humains qu'au pluriel. Ou pour le dire autrement, l'humanité en acte n'est pas l'homme mais le genre humain. Ce détour est aussi le chemin nécessaire pour passer de la vie à l'existence, d'un vécu brut et immédiat à un vécu reconnu comme sien : *i.e.* incarné, symbolisé et partagé. Nul ne peut faire l'économie de ce chemin sans y perdre son humanité. D'où, il nous incombe de soutenir les personnes qui ne parviennent pas ou pas assez à assumer leur humanité. C'est pour cette raison que nous insistons sur le fait que le handicap mental n'est pas un handicap physique comme un autre. Il est essentiel de tenir compte du fait qu'il entrave le processus de subjectivation. Dès lors, parce que nous maintenons la subjectivation comme horizon régulateur, nous concevons la relation éducative comme une fonction de support. L'idée est de soutenir chaque personne dans son élan vers plus d'individuation. Or, puisque l'humanisation repose sur la rencontre, c'est donc ensemble, et sans fin, les uns par les autres, que nous tentons de faire surgir l'homme d'expérience en chacun de nous, là où nous ne le sommes pas encore.

Avec certaines PHM la conversation se limite à un constat. Pierre-Louis dit « je suis là » alors qu'on est en sa présence, comme s'il n'osait en dire plus et, que pour lui, le sujet de l'énoncé suffit à annoncer le sujet de l'énonciation. Alex et Marc disent ce qu'ils voient : tiens, un camion militaire ; oh, on dirait du riz,... Nicole ne peut énoncer son désir : elles sont bonnes les frites ; ou, tiens, il y a des frites - pour dire je voudrais des frites. Aurélien parvient à dire *des frites SVP*, mais il n'emploie pas le *je*. Nul n'est un *je* d'emblée. Il nous faut apprendre à l'énoncer. Dès lors, il peut être intrusif et dangereux de nommer d'emblée le désir et le sujet du désir. Il faut prendre le temps d'apprendre aux personnes à nouer ces différentes étapes. Pour ce faire, nous organisons une triple axiomatique trinitaire afin d'encadrer ces trois modalités existentielles : au niveau de la personne, il s'agit d'offrir la possibilité de vivre un être-là dans un là ambiant et d'éprouver le sentiment d'être ; au niveau du sujet, il s'agit de permettre l'expérience des scénarii de l'amour ; et au niveau de l'homme d'expérience, il s'agit de soutenir celui qui prend sa part dans la communauté humaine. Chaque niveau continue à fonctionner au sein du niveau supérieur, chaque niveau doit donc être toujours investi.

Le niveau de la personne correspond à un vécu trinitaire de base : il s'y agit d'être actif et passif. Cette expérience est celle du nourrisson qui suçote le sein de sa mère, qui est mordillé et suçoté par elle et qui s'arrange pour se faire suçoter²². La suspension de l'opposition passif/actif est essentielle. Il importe de ne pas attribuer d'intentionnalité afin de ne pas désigner le sujet du désir. On y essaye de faire naître du désir d'être en relation dans la relation. L'enjeu est de passer progressivement d'un moment d'indifférenciation vers plus d'individuation. Ce niveau est celui de la rencontre nue. Tout se joue à fleur de peau. Il y va du toucher, de la chair, du regard, du visage, de la voix et de la caresse. Sur cette scène la présence physique de l'éducateur est essentielle. D'une part, il lui est demandé de vivre des choses avec la personne, mais d'autre part il est invité à assister silencieusement, dans une position d'attention flottante à ce qu'elle fait d'elle-même, sans intervenir. Antonin, par exemple, ne peut pas encore se reconnaître et être reconnu dans sa singularité. S'il est perçu, il disparaît. Il parle peu et à voix basse. Il colle à l'éducateur. Afin de l'aider à s'individualiser on l'invite à faire des puzzles en notre présence, puis, petit à petit, on se glisse dans le jeu. Prenons un exemple contraire : Thierry a un handicap profond ; il ne parle pas, ne comprend pas le langage et est incontinent. Quand je le change, je lui parle, certes dans l'espoir qu'il sente que je m'adresse à lui, mais aussi et surtout parce que si je ne lui parle pas, je perds mon humanité en le traitant comme un pur objet de soin. Cet artifice me rappelle que nous sommes humains, même si j'ai à porter son humanité.

Le niveau du sujet comprend une dialectique trinitaire. Il s'y agit de découvrir comment on passe de l'amour inconditionnel à l'amour conditionnel. Ce chemin passe de l'envie d'amour par son refus, à l'expérience de l'amour dans la liberté. C'est à ce stade qu'on découvre comment on peut aimer et

22 Robin, D., paradigme exposé lors d'une séance de supervision.

vouloir être aimé sans renoncer à sa subjectivité. C'est ici qu'on teste, et risque, la relation. On y joue la haine, la colère, le refus, le rejet et la jalousie, mais on y goûte aussi la tendresse et on y découvre enfin l'amour, l'amitié et le respect. C'est dans ces scénarii violents et passionnels que l'éducateur doit s'impliquer. Il lui échoit de résister à la séduction et à la violence pulsionnelle en suspendant toute idée de représailles. C'est à cette condition qu'il permet le passage du moi idéal à l'idéal du moi. Martine nous punit en faisant sur elle. Afin d'éviter une réaction pulsionnelle, nous avons décrété que celui sur qui elle se fâche ne la changera pas. Ce sera une autre éducatrice qui le fera sans marquer le moindre émoi. Un troisième éducateur la ramènera au sein du groupe.

Le niveau de l'homme d'expérience suppose l'extériorisation trinitaire. On s'y engage dans la relation en répondant de soi. On y monte des projets personnels et collectifs. On y prend sa place dans l'ordre des générations en y assumant sa filiation en devenant père à son tour, c'est-à-dire en transmettant la possibilité du lieu nécessaire à tout être humain. Une soir, lors d'un voyage, il y eut de nombreux conflits à gérer. Le lendemain matin, Paul insista pour aller chercher le pain avec l'éducateur. Il avait l'idée d'offrir des croissants afin de réunir le groupe autour d'un acte instituant.

Le but de la relation éducative est d'unifier la personne en tant qu'unité totalisante ; c'est-à-dire d'unifier en une personne unique son corps, ses affects, son imaginaire et sa langue. Il s'agit de reprendre sans fin ces signifiants formels ; *i.e.* de reprendre en première personne nos expériences de vécus morcelés, d'étrangeté, de non-reconnaissance de soi. L'attention à l'incarnation est au centre de nos préoccupations. Nous axons notre pratique sur un travail sur le corps : séances de psychomotricité, jeux d'emballage, massage, atelier d'esthétique et de yoga. Nous renforçons la maîtrise du schéma corporel et l'investissement de l'image de soi. Nous tentons encore de soutenir les fonctions du moi-peau²³. Nous travaillons tout particulièrement la fonction de contenance dans la mesure où toute relation éducative est en elle-même une relation de contenance. L'enjeu est de passer d'une contention physique (la prise dans les bras) à une contenance de plus en plus symbolisée et intériorisée. Il y va du passage de la modalité possible/impossible à la modalité permis/interdit.

Nous soutenons ensuite l'effort du penser et le travail de réflexivité. Nous animons des ateliers d'expression, de débat et des ateliers vidéo. L'enjeu est de s'interroger sur l'existence. Nous cherchons à ce que les PHM puissent se projeter afin de se mettre en scène. Par ailleurs, afin de vivre quelque chose de réel avec elles, nous montons des projets signifiants qui les nourrissent parce qu'ils nous nourrissent aussi : un voyage de trois mois sur les chemins de Compostelle, la construction d'une annexe, l'inscription à une école de cirque²⁴. Ces projets nous mobilisent. Ils exigent de nous tous que nous existions. Chacun y est forcé de se confronter aux autres. Mais cette volonté de partager un quotidien avec elles se manifeste aussi par le simple fait de prendre nos repas ensemble. C'est par ces expériences partagées et vécues ensemble, où nous nous réalisons les uns par les autres, que nous réunissons à la fois et conjointement le vécu corporel individuel et à la fois le tissu relationnel. En un mot, c'est ensemble que nous cheminons vers plus d'humanité.

Cette double dimension clinique et communautaire nous contraint à organiser un vivre-ensemble. La scène institutionnelle répond à la scène psychique et la scène éducative rejoint la scène communautaire. Ce qui se joue sur l'une résonne sur l'autre. Et ce qui se travaille sur l'une donne des résultats sur l'autre. Ce travail de subjectivation est un travail par contamination : passant d'une scène à l'autre, et de l'un à l'autre, il rebondit de la rencontre entre personnes à la vie communautaire ; puis de manière fractale de l'institution à la société²⁵. Ce qui s'y joue est le

23 Anzieu, D., *Le moi-peau*, Dunod, 1985.

24 Cf. notre site asbl-lescoquelicots.be

25 Philippart O., Vecchio, V., *Une institution avenir*, Ethica Clinica, n°64, 2011.

continuum de l'humanisation en acte. L'institution est alors et enfin le lieu du Politique.

Toutefois parce qu'il n'est de Politique sans relation éducative qui vise à l'avènement de l'homme d'expérience, l'équipe éducative, à l'instar de l'éducateur, assume, elle aussi, et à son tour, un rôle de matrice. Elle est le lieu de l'élaboration des vécus. L'éducateur y est invité à décrire ce qu'il vit dans la relation avec telle PHM afin d'objectiver l'enjeu relationnel. Il lui faut renoncer au confort de la sacro-sainte neutralité professionnelle. Il lui est demandé de quitter une position de surplomb et de s'impliquer en homme d'expérience afin de passer à cette altérité de relation qui rend, enfin, autrui identique par sa différence. C'est ainsi qu'il peut reprendre en *je* l'anonymat de ce qui se donne à vivre et, par conséquent, interpeller la PHM dans le but qu'elle puisse, à son tour, répondre en *je* à cette interpellation. Le travail de réunion consiste dès lors à s'approprier les émois qu'éveillent en chacun de nous une ambiance, un corps, un affect, un comportement, un scénario ou encore un projet²⁶. Ce type de réunion présuppose une culture du conflit car ce dialogue repose sur une co-interpellation des travailleurs. Il convient aussi de suspendre toute précipitation opératoire afin de prendre le temps de retisser un lieu signifiant. Il ne s'agit pas d'attribuer une intentionnalité, mais de donner du sens à la relation, de lui donner corps afin qu'on s'y incarne en prenant une position en vérité. L'enjeu est de faire de ce qui advient un lieu de relation, un lieu que l'on habite, car c'est en habitant les franges et les bords du monde qu'on s'humanise en humanisant l'anonymat de la vie. C'est ainsi qu'on dépasse la peur de la différence et son corollaire la peur de l'esseulement. C'est à cette condition qu'on se détourne de ce que Spinoza nomme les passions tristes et, que par delà tout ressentiment, on accède à la joie d'être frères en humanité, à cette joie de partager la joie d'être vivant et de (se) dire oui à la vie²⁷. L'équipe est donc le tiers nécessaire au travail éducatif tout en étant elle-même, sur un second niveau, à la fois le lieu du travail éducatif et son moyen. Elle est le lieu de la conversion permanente. Elle est le lieu de la relation éducative qui contient l'éducateur. Son rôle est d'interdire la folie. Elle représente la normativité de la raison²⁸. Elle exige que soit pensé et rendu actif le principe de différence qui fait circuler l'égalité et le continuum humain par-delà toute différence. Par conséquent, loin d'être au service de la normalisation, le sens de la mission institutionnelle est de rendre effectif ce processus trinitaire sans lequel nous sombrerions dans la pathologie²⁹.

Faire advenir un lieu pour que quelque chose puisse avoir lieu est ainsi se situer au lieu du commencement. Il s'agit de se soutenir les uns les autres dans l'acte de penser, dans nos capacités à poser la différence et à s'appuyer sur elle pour se déplacer en la déplaçant. Le lieu résonne avec l'intériorité. Faire un lieu, c'est être là où quelque chose a lieu. L'intériorité n'est qu'en acte. Elle est le cheminement subjectif et réflexif lui-même. Il ne suffit pas de se reconnaître soi comme un autre car il faut encore et surtout reconnaître que l'on n'est soi que par l'autre. Ce travail d'humanisation dépend d'autrui. Pierre-Louis nous disait que quand il doute d'être lui-même, il vient chercher la certitude d'exister auprès des autres. Il y va donc essentiellement d'un travail de résonance et de résistance : il s'agit de vivre et de penser ensemble ce que vivre veut dire. On l'aura compris, en faisant d'autrui un objet de soin ou un tout autre, un simple alter ego ou un client consommateur de bien-être parmi d'autres, c'est ma propre humanité que je perds. Ce travail repose donc sur une intelligence de la pitié car la pitié, au sens noble, fait de moi une personne dans la mesure où c'est autrui qui m'appelle à être autre que moi-même³⁰. Le souci d'autrui destitue ainsi le *je* de sa prétention à la neutralité. Sa vulnérabilité me fait comprendre que je suis là où je suis appelé à appeler. *In fine*, l'enjeu institutionnel est de s'accueillir en l'autre afin d'être-là au lieu de ce qui a lieu.

26 Philippart, O., Wiert, F., *De la relation éducative comme relation humaine - comme acte de reliance*, AIRHM, 2010.

27 Spinoza, *L'Éthique*, Garnier-Flammarion, 1965.

28 Seba, J.-R., *Le partage de l'empirique et du transcendantal, essai sur la normativité de la raison*, Oussia, 2006.

29 Robin, D., Daveloose, J., *La fonction psychothérapeutique*, dans *Éduquer et soigner en équipe*, De Boeck 2011.

30 Housset, E., *L'intelligence de la pitié*, Cerf, 2003.

En passant de l'indicatif au subjonctif, nous échappons à l'esseulement métaphysique qui nous rivait à l'anonymat de l'être. En assumant nos existences uniques et singulières, notre solitude ontologique, nous parvenons, par ce dialogue perpétuel en acte, à nous relier les uns aux autres et à nous relayer les uns les autres. Ce passage au subjonctif correspond au pardon. On y reconnaît la réalité sans pour autant la subir comme un destin : « j'aurais tant voulu que cela se passât autrement, et d'ailleurs, il aurait pu en aller autrement ! ». Cette inscription dans la dynamique trinitaire du langage, permet de donner une place à l'absent et aux rêves. L'homme d'expérience n'est plus rivé à son être, il n'est plus engoncé dans ce corps qu'il est car il découvre qu'il a un corps et qu'il lui échoit de tisser une relation avec lui ; en un mot, d'exister. Grâce au dialogue et à la relation éducative, le handicap mental n'empêche plus de monter des projets réels signifiants. Il n'interdit plus l'accès à une vie bonne car il n'est plus une entrave à la liberté.

La phénoménologie est la voie royale qui nous permet d'être au plus près de la rencontre. Les pistes de travail qu'elle ouvre nous déportent loin des standardisations procédurières et nous invitent à relancer un débat politique sur le vivre ensemble. A la question « que peut-on espérer vivre quand on est handicapé ? », nous répondons « que pouvons-nous vivre avec des personnes handicapées mentales ? ». Et aux interrogations portant sur l'accessibilité au monde, nous maintenons que le seul accès au monde passe par (voire est) la relation éducative - au sens où elle est, et n'est, qu'une manière de soutenir l'effort et l'élan vers plus de liberté, de subjectivation et d'humanisation ; ou pour le dire encore autrement, au sens où la relation éducative est une relation pleinement humaine.

Nous mesurons à quel point notre démarche est marginale en ces temps où l'idéal des Lumières s'efface dans la pénombre du refus de toute altération. Là où, il y a peu, Kristeva pensait encore pouvoir annexer aux concepts de fraternité, d'égalité et de liberté celui de vulnérabilité, notre époque, obnubilée par le principe hégémonique du bien-être, répond martialement : identité, sécurité et conformité³¹. Il y a fort à parier qu'on y perdra tous au change et que les PHM seront parmi les premiers à en faire les frais. Car, clamons-le haut et fort, à la suite d'Érasme, de Rousseau et de Kant, seules les revendications qui les dépassent et qui semblent irréalisables donnent aux hommes la connaissance de leur véritable mesure.

Olivier Philippart de Foy.

Éducateur, philosophe et systémicien.
Assume la fonction de direction aux Coquelicots.

Asbl-lescoquelicots.be
lescoquelicots@swing.be
olivierphilippart@hotmail.com

31 Kristeva, J., *Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité*, dans *La haine et le pardon*, Fayard, 2005.